Cahiers Africains de Rhétorique

ISSN 2790-6108 | E-ISSN 2790-6116

AVIS DE LICENCE / LICENCE NOTICE

Version accompagnée de cet avis : 3 octobre 2026

CC BY-NC-ND 4.0

Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification

Avec l'autorisation déclarée par la revue au nom des titulaires des droits, cette version est proposée sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International.

Vous pouvez partager le document, sans usage commercial, en citant les auteurs et la revue, en indiquant la source et en fournissant un lien vers la licence. Cette licence ne permet pas de diffuser une version modifiée du document.

Les autorisations valablement accordées lors des diffusions antérieures, notamment sous CC BY-NC 4.0, restent applicables et ne sont pas retirées par cet avis. Les mentions antérieures figurant dans les pages originales ci-après sont conservées à titre historique.

Les auteurs conservent leurs droits. Le contenu scientifique et la pagination des pages originales sont intégralement préservés.

ENGLISH

With the journal's stated authorization from the rights holders, this version is offered under CC BY-NC-ND 4.0. You may share it for noncommercial purposes, crediting the authors and journal and linking to the licence. Distribution of modified versions is not permitted under this licence.

Permissions already validly granted for earlier distributions, including under CC BY-NC 4.0, remain in force. This notice does not revoke them. Earlier licence statements in the following original pages are retained as historical information. The original scientific content and printed pagination are preserved.

Texte de la licence / Licence terms

https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp. 117-131**

L'intellectuel et le pouvoir dans les *rêves portatifs* et *le dernier des cargonautes* de sylvain bemba[1]

Guy Noé NGOYI,
Université Marien NGOUABI (Congo/Brazzaville)
guynoengoyi@gmail.com

Reçu :26/02/2025 Acceptation : 10/04/2025, Publication : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 7 %**

Résumé : Le présent article porte sur les intellectuels confrontés aux pouvoirs dictatoriaux dans les œuvres de fiction de Sylvain Bemba. Ils ne sont pas indécrottables, dorlotés, choyés ou gavés d'argent mais des esprits éclairés, intègres, probes, jouissant d'une indépendance d'esprit d'analyse et de critique scientifiques. Ils s'intéressent vivement aux questions de la cité, accomplissent sans faille leur mission, même si la méfiance des hommes au pouvoir les expose à la suspicion, à la délation, à la prison, à l'exclusion voire à l'exil. Par leur grandeur d'esprit, leur lucidité, ils deviennent des modèles ou des exemples à suivre dans la société.

Mots clés : Démons totalitaires, potentats, thuriféraires, prévarication, errements.

Abstract: This article focuses on intellectuals confronted with dictatorial powers in Sylvain Bemba's fiction. They are not indecent, coddled, pampered or stuffed with money, but enlightened minds of integrity and probity, with an independent spirit of scientific analysis and criticism. They take a keen interest in the issues of the city, and unfailingly carry out their mission, even if the distrust of those in power exposes them to suspicion, denunciation, imprisonment, exclusion or even exile. Through their greatness of spirit and lucidity, they become models or examples for society.

Keywords: Totalitarian demons, potentates, thurifers, prevarication, errors.

Introduction

Notre article se propose d'étudier le thème de ''L'intellectuel et le pouvoir'' dans deux romans de Sylvain Bemba. Chaque texte révèle au grand jour les exemples d'hommes de savoir qui se mesurent à l'aune des événements, s'intéressent fermement aux questions de la cité pour favoriser son progrès. En dépit de leur savoir, leur intelligence rayonnante et leur compétence dans tel ou tel domaine du savoir, ils ne sont pas libres de leur engagement. Les pouvoirs coercitifs, autocratiques ou tyranniques de leur pays restreignent leur liberté d'action et les empêchent de délier leur langue, de participer librement au progrès politique, économique, social du pays. Les intellectuels que les hommes au pouvoir repoussent nous intéressent pour voir dans quelle mesure les pays africains sombrent dans l'apathie, le manque de tolérance et le sous-développement. L'acuité et l'urgence du problème font que nous puissions nous intéresser à leur étude et s'interroger sur la place de l'intellectuel dans les pays d'Afrique noire. Le concept intellectuel apparaît pendant la colonisation. Il désignait hier les scolarisés et les instruits dans la culture occidentale, situés aux antipodes des illettrés ou des analphabètes ;

> Aujourd'hui, dans son sens large, […] l'intellectuel désigne, les titulaires de diplômes universitaires ou même de l'enseignement secondaire, qui ne sont pas directement impliqués dans la production matérielle. Ces intellectuels, ce sont donc ceux qui travaillent par, sur ou pour des idées et qui se retrouvent dans des professions comme celles de l'enseignement, de la santé, dans des professions juridiques ; ce sont les cadres supérieurs des secteurs public et privé, les ingénieurs, les technocrates ; ce sont les artistes, les officiers de l'armée et de la police, etc. P. N'da, 1987, (p.7).

La mise en exergue de l'adverbe du temps aujourd'hui dans l'extrait précité montre qu'il n'existe pas d'homo academicus africanus. C'est plutôt du côté de l'Europe qu'il faut se tourner pour trouver l'origine du concept clé. « En France, on considère généralement que la figure de l'intellectuel comme conscience morale de la société a émergé à la fin du XIX^{e} siècle, autour de figures comme Zola ou Péguy. Cette tradition s'est perpétuée de Sartre à Bourdieu notamment », (www. danielbensaïd.org.). Émile Zola défend la cause de Dreyfus pour montrer que l'intellectuel peut agir au nom de la justice et des droits de l'homme. En ce qui nous concerne, il ne s'agit pas de *L'Opium des intellectuels* (1968) de R. Aron, moins encore d'un *Plaidoyer pour les intellectuels* (1972) de J.P. Sartre, mais de l'intellectuel tout court dans ses rapports antagoniques avec le pouvoir totalitaire dans les pays situés entre les tropiques. Il incarne une intelligence claire, subtile. C'est un génie, un savant ou un intelligent, faisant preuve de probité morale et d'originalité. Apte à la réflexion, il travaille en toute indépendance d'esprit dans les activités qui concernent le domaine du progrès des idées politiques ou sociales. Il est aussi capable de créer des ouvrages d'analyse ou de réflexion et de les publier. Doué d'un degré d'intelligence supérieure à la moyenne, il se présente comme un homme intègre, distingué qui a franchi un niveau assez élevé, sorti de grandes universités, auréolé de grands diplômes. Parfois, les diplômes obtenus ne suffisent pas à définir la figure de l'intellectuel. À cela, s'ajoutent les qualités morales et la compréhension des valeurs sociales, sans oublier le sens critique, d'analyse de faits. Nanti d'un savoir spécialisé ou d'une culture, lucide ou intègre, l'intellectuel paraît un homme

très utile dans le fonctionnement de la société. Il peut être savant, chercheur, avocat, journaliste, expert, ingénieur, professeur, artiste ou créateur. Il n'a pour seule arme miraculeuse de combat que la parole ou l'écriture signée révolte. À travers cette arme tératologique, il peut dire non à la violence, à l'incurie, au laxisme et à la permissivité qui gangrènent la société. Sans pourtant être un leader politique dans le pays, l'intellectuel se présente comme un homme d'idées, doué d'intelligence, ayant un goût prononcé pour les choses de l'intelligence et de l'esprit. Il connaît très bien les valeurs morales qu'il défend avec fermeté pour l'intérêt public. Possédant une intelligence au-dessus de la moyenne, la figure de l'intellectuel paraît « l'expérimentateur capable de donner forme à ses idéaux » C. Foucart, cité par P. Brunel, 1999, (p.777). La liberté de penser et d'agir l'empêche d'être à l'ombre du tyran, d'être le reflet d'une idéologie quelconque. Loin d'être un courtisan des autorités politiques au pouvoir, il dispose d'une intelligence susceptible de l'aider à régler autrement les problèmes de la cité. Cette force de caractère lui permet de travailler étroitement avec les hommes au pouvoir pour contribuer à l'amélioration des conditions de vie de la société.

Quant au sens du second terme ''pouvoir'', il se manifeste dans n'importe quelle société du monde sous forme d'autorité prégnante. L'homme qui l'incarne est, soit le chef de la famille, d'une entreprise, d'un d'Etat etc. Ce qui le caractérise est souvent le comportement spontané, l'esprit de supériorité qu'il dicte à l'individu ou à un groupe d'individus, bref la mégalomanie. Nous le définissons, dans une large mesure comme l'autorité, la puissance de droit ou de fait qu'exerce un homme politique sur le peuple dans un pays donné. « La possibilité de contraindre gît au cœur du phénomène de pouvoir. Le pouvoir est toujours le pouvoir de […]. Là où il y a rapport de pouvoir, il y a rapport inégalitaire ; et tout rapport de pouvoir est un rapport de domination » P. N'da, 1987, (p.10). Ce pouvoir contraignant se présente comme le lieu le plus fréquent de l'écriture dans beaucoup des pays du monde. L'excès de zèle qui anime les décideurs devient synonyme d'assujettir, de dominer, de soumettre par la force une volonté individuelle à un plus grand nombre des populations. Ce sens détourné du mot influe sur les pouvoirs politiques d'Afrique noire. Les pays sont, dans l'ensemble gouvernés par les pères fondateurs des partis uniques ou des guides providentiels. Ils les régentent avec des bras de fer. Il s'avère que dans un monde où le pouvoir est au bout du fusil, où les hommes imbus au pouvoir gouvernent excessivement à leur manière et non selon les règles d'art, les intellectuels sont méprisés, muselés et chassés. La méfiance, l'intolérance des uns à l'égard des autres expose les faibles aux foudres des plus forts. Nos analyses vont s'étendre sur un corpus composé de deux romans de Sylvain Bemba : les *Rêves portatifs* (1979) et *Le Dernier des cargonautes* (1984). Les cas de figure d'intellectuels qu'on retrouve dans ces textes se complètent. L'approche thématique permet de les distinguer, les rapprocher ou de les éloigner.

Pour bien mener notre étude, nous avons consulté les ouvrages de Michel Lobé Ewané, (1987), *Les Intellectuels et le pouvoir en Afrique Noire*, ainsi que celui de Paul N'da, (1987), *Les Intellectuels et le pouvoir en Afrique noire,* sans oublier les articles de Kidir Shawnm Yahya, (2016), « Le rôle des intellectuels dans les transformations politiques et sociales après l'apparition de l'opposition en 2009 au Kurdistan irakien », https : // tel. Archives - ouvertes. fr/ tel – 01480095 » ; ainsi que celui de Daniel Bensaïd, 2009, « Intellectuels et pouvoir », www. danielbensaïd.org et un ouvrage collectif écrit par Ory Pascal et Sirinelli Jean-François, (1986), *Les*

Intellectuels en France : de l'affaire Dreyfus à nos jours, Paris, Armand Colin. La saisie globale du thème qu'on observe dans les sociétés de tout temps nous invite à circonscrire uniquement notre réflexion dans les textes de Sylvain Bemba parce qu'elle n'a jamais fait l'objet d'une étude particulière. Dans ces romans, les intellectuels non orthodoxes sont aux prises avec le pouvoir souvent monocratique et tyrannique dans deux espaces imaginaires, en l'occurrence la République des Palmiers et celle des Tropiques. Quel type d'intellectuels le romancier représente-il dans les textes ? Quels rapports entretiennent-ils avec le pouvoir ? Notre travail consiste d'abord à énoncer le type de sujets intellectuels victimes des foudres du pouvoir, le rôle qu'ils jouent dans les pays imaginaires encore sous l'égide des démons totalitaires, ensuite l'impact de la confrontation de l'intellectuel avec le pouvoir.

1. Les intellectuels attentifs aux errements des gouvernants

Nous observons deux figures d'intellectuels dans l'œuvre romanesque de l'écrivain, réparties par niveau d'intelligence et selon leurs domaines d'intervention. Le premier cas de figure est constitué d'un professeur de lycée nommé Cassius Kingaboua. Le nom qu'il porte est significatif de quelque chose, et présente des rapports consubstantiels avec les actions qu'il pose. Il renvoie au personnage politique de la Rome antique, Caius ou Cassius Longinus, né vers 87-86. Il est mort début octobre 42 avant Jésus Christ. Il renvoie aussi à Cassius Clay, le célèbre boxeur. Si celui-ci se distingue du commun des mortels grâce aux aptitudes, aux capacités physiques et mentales, le personnage de Sylvain Bemba, au contraire rayonne grâce aux valeurs plutôt morales, aux qualités intellectuelles qu'il incarne et défend énergiquement. Il se produit, dès lors, un phénomène d'osmose entre le nom du personnage et les actions de grande envergure qu'il pose dans le récit. Ce rapport est plus perceptible lorsqu'on aborde l'analyse du second nom patronymique de Kingaboua. Il est susceptible d'être déconstruit pour être reconstruit ensuite. La déconstruction de cet identifiant fabriqué de toutes pièces par le créateur nous permet de retrouver des parties essentielles qui le constituent. Le premier mot identifié est le radical king d'origine anglaise. Il signifie en français le ‘‘roi’’. La seconde particule obtenue par suffixation est ‘‘aboua’’, il renvoie sur le plan consonantique au verbe aboyer, conjugué au présent de l'indicatif : ‘‘aboie’’. Le nom ainsi formé dans l'imaginaire du créateur désigne littéralement ‘‘le roi qui aboie’’. Au sens strict ou figuré, nous osons dire qu'il renvoie non à un roi mais plutôt à une autorité, ou à une personnalité éminente capable de prononcer un discours incendiaire ou pathétique. Le contexte échéant nous permet de retrouver dans le texte un intellectuel intègre et dynamique, censé jouer un rôle déterminant dans le récit. On l'appelle en d'autres termes « Le 18 Brumaire d'un Bonaparte de l'enseignement » RP., (p.48). À l'instar de Bonaparte qui, en son temps a renversé le régime du Directoire par coup d'Etat le dix-huit novembre 1700, le personnage de Sylvain Bemba se comporte aussi comme un révolutionnaire de la pensée. « Cassius se laissa adorer par ces jeunes esprits prêts à un 18 Brumaire pour renverser l'ordre scolaire établi et hisser leur idole sur le trône » RP., (p.50).

Ce personnage est d'un niveau d'étude considérable. Grâce à cela, il paraît avisé, lucide. Dès lors, il s'engage fermement à l'amélioration des conditions de vie scolaire au sein du pays. Pour y parvenir bon train, le diplômé de l'Ecole Normale

Supérieure crée une « Association des Lycéens d'Inoco (A.L.I), véritable forge d'idées » RP., (p.51). Elle se fixe pour objectif de dessiller les yeux des élèves sur les questions de la cité. Il résulte de cette action notoire leur adhésion massive avec la passion de prosélytes. Les jeunes s'intéressent à ses idées novatrices parce qu'elles éclairent leur avenir. Dès lors, ils sont capables de s'émouvoir, de défendre leur cause. Le rapport du guide lucide avec les élèves contribue à l'augmentation de son image de marque. Quand le personnage intellectuel s'implique dans les affaires de la cité, ses relations avec le pouvoir deviennent distendues, conflictuelles. Elles exposent l'homme lucide aux foudres du régime tyrannique qu'il n'a eu de cesse de dénoncer et de combattre avec les idées. Il est victime, par conséquent d'une incarcération arbitraire.

La seconde catégorie d'intellectuels visible dans l'univers romanesque du créateur et la dernière est constituée de deux universitaires. Le premier personnage lucide porte une identité grade du professeur Bissombo. Il le mérite par ses actions et travaille en toute indépendance d'esprit à l'université de la République imaginaire des Tropiques. Le texte qui l'illustre s'intitule *Le Dernier des cargonautes* (1984). Les efforts que le personnage fournit dans ses recherches académiques et ses publications lui confèrent le statut d'un professeur émérite.

Il jouissait d'une réputation bien établie de probité et d'originalité. Par sa vaste culture et l'étendue de son savoir, il prolongeait avec bonheur la tradition de l'honnête homme. Dédaignant le logement administratif mis à sa disposition dans un quartier de la ville, il habitait la cité populaire et déjeunait dans les restaurants les plus modestes […]. Méprisant les honneurs, fuyant les réceptions mondaines, il se murait dans un ermitage sans concession à la vulgarité et à la médiocrité intellectuelles (pp.47-48).

Fort de cette réputation, le personnage agit toujours en homme responsable, averti. Il refuse de cautionner le mal qui sévit son entourage, rompt avec le silence, tente de dire haut ce que les autres consentent tout bas. En s'efforçant d'épeler les choses du monde par leur nom, de nommer l'innommable, c'est la mégalomanie, le laxisme, la permissivité des hommes au pouvoir qu'il met à nu. Il critique les pesanteurs ou les velléités du pouvoir, sans oublier ses abus des hauts dignitaires pour le rendre plus humain, démocratique.

Le second universitaire mis en exergue par l'écrivain dans le même texte précité s'appelle Suzie Degros. Elle est psychologue de formation, de nationalité française. Après avoir obtenue un succès éclatant en Europe, en publiant un livre sur la prostitution en milieu scolaire qu'elle définit comme un attentat à la pudeur, « un crime national contre l'avenir de la jeunesse » DC., (p.66), elle entreprend une odyssée en Afrique pour tenter de rééditer le même exploit à Saint-Denis la capitale de la République imaginaire des Tropiques. Bien qu'elle ait obtenu une autorisation dûment établie par les autorités municipales et politiques du pays à son arrivée, le champ de réflexion et d'analyse paraît scabreux. Le mal que Suzie Degros, la chercheuse en Afrique décèle en profondeur au sujet du comportement déviant des hommes politiques à Saint-Denis est grave. Il mérite une thérapeutique efficace. Voilà pourquoi la psychologue qui découvre ce mal se déploie avec force.

En le regardant de près, il n'est pas loin de ce que Josiane, le personnage de *Crapauds brousse* (1979) de Tierno Monenembo constate durant son séjour en terre africaine. Elle est aussi une ressortissante d'un pays d'Europe. Elle passe son séjour dans un pays imaginaire d'Afrique noire. Invitée à prendre part à une fête organisée par un riche commerçant, Josiane découvre pour la première fois que le mal de l'Afrique ne vient pas d'ailleurs. Il est intrinsèquement lié aux personnages ubuesques qui régentent les pays, aux intellectuels corrompus qui gravitent autour d'un pouvoir corrosif et arbitraire comme des mouches. Ils participent à la gestion chaotique de l'économie, détournent certains intellectuels éveilleurs de la conscience du peuple de leur mission. Cependant, les personnages objet de notre travail ne pactisent pas avec le pouvoir corrupteur. Ils restent des intellectuels probes, intègres. Agissant ainsi, ils se distinguent du commun des mortels par leur créativité et leur sens d'analyse.

2. Le rôle des intellectuels dans le développement de la nation

L'intellectuel est un personnage lucide. Il n'accepte pour vrai que tout ce qui apparaît « clairement et distinctement à l'esprit » suivant les principes élaborés par René Descartes 1992, (p.40). Grâce à ce caractère bienveillant, à la liberté d'esprit et à son sens d'analyse des choses, l'intellectuel est capable de jouer un rôle très important dans le développement d'une nation. Mû par une intelligence active et la vision prospective des choses, un intellectuel non orthodoxe paraît intègre, sérieux sur ce qu'il dit et fait. Il travaille chaque jour sur les projets susceptibles de favoriser le progrès économique et social du pays. Dans son roman, Sylvain Bemba met à profit un prototype d'intellectuel dévoué, le professeur Bissombo. Il se révolte contre la médiocratie parce qu'il possède la conscience de ses droits et de ses devoirs. Doté d'une foudroyante lucidité, il fustige la gestion patrimoniale ou familiale du pouvoir. Du coup, la politique du ventre prônée par le régime tyrannique est ruinée de fond en comble. Le fils révolutionnaire se montre ardemment engagé dans une entreprise de dévoilement des errements des tyrans. « Il se murait dans un ermitage sans concession à la vulgarité et à la médiocrité intellectuelles » DC., (p.48). Cette attitude préserve le personnage contre l'orgueil, la luxure, la démesure propres aux thuriféraires et caciques au pouvoir. Le personnage méprisant la folie des grandeurs, la soif d'être apprécié physiquement est élevé sur le plan de la connaissance. Il devient l'intellectuel le plus admiré par les étudiants et les universitaires.

En face d'un monde en perpétuelle déliquescence à cause des dirigeants bornés, égocentriques, le professeur ne peut se taire. Informé de ses droits, il a intérêt de se faire valoir en revendiquant aux puissants son droit d'être conseiller. Qui l'écouterait ? Les gouvernants ont leur Néron qui brûle en eux. Il les empêche de limiter leur folie de grandeur. Du coup, ils considèrent l'intellectuel comme un gêneur, un perturbateur, oubliant que la force d'un roi réside dans le plus grand nombre de ses bons conseillers ; que « les bons conseillers des princes et des institutions ne se mesurent qu'à l'aune de leur indépendance, de leur savoir et de leur extrême lucidité » A. Yila, 1994, (p.16).

L'objectif que le sujet avisé s'assigne est de faire des propositions objectives qui préservent les puissants de la mégalomanie et les épargnent de la gestion patrimoniale du pouvoir, de la stagnation, du chaos. Puisque ceux qui tiennent les rênes du pouvoir sont bornés et ne peuvent l'écouter, l'intellectuel choisit de se pencher du côté des jeunes constitués des étudiants. Ceux-ci se révèlent une

population réceptive, acquise à la cause du guide. Devant cette force montante, le professeur s'exprime avec plus de vigueur. La communication savante qu'il fait dans l'amphithéâtre de la Faculté l'élève au grade de « pédagogue humaniste » DC., (p.84). Sa vision apocalyptique permet donc de prévenir les jeunes du danger qui les guette. Les études prospectives du professeur le comblent des caractéristiques « d'un prophète annonciateur des temps à venir » DC., (p.84), proche du prophète Jérémie de la Bible. Il apparaît aux yeux d'Emmanuel Mung'Undu, le personnage principal de l'œuvre, comme un mentor, « un guide » DC., (p.135) éclairé, l'homme qui illumine son avenir. Tous les attributs qui présentent l'intellectuel comme aiguilleur de l'histoire sont lisibles à travers son discours d'adieu à l'amphithéâtre. Il quitte précocement l'université et par conséquent son pays, va en Europe « pour d'importantes fonctions dans un centre de recherche où s'exercerait pleinement sa pénétrante et lumineuse intelligence » DC., (p.48). Avant de quitter le pays, il prononce un discours incendiaire à l'amphithéâtre de la capitale.

Au moyen de ce discours, nous pouvons concevoir la sémantique onomastique de Bissombo. Ce nom relevant de la langue kongo paraît la troncation du concept ''bissombolo'' qui signifie un moqueur, un taquin ou un critique. Le sens figuré du mot est révélateur et influe sur la vie du personnage. Il lui donne le caractère d'un esprit distingué par ses analyses. Il brille par l'intelligence, prône la révolution des institutions du pays grâce à son éclatante prise de position à l'égard du pouvoir arbitraire. Il critique ouvertement toutes les velléités du pouvoir, toute démesure de thuriféraires du pouvoir en vue de le rendre plus humain. Avec un langage plein d'humour et de provocation, le personnage révolutionnaire démystifie avec tant de hargne le discours des hommes politiques pour démythifier très justement ses compatriotes : « Ne pensez plus, bouffez ! Ne croyez plus, bouffez ! Ne priez plus, bouffez ! N'étudiez plus, bouffez ! Ne cherchez plus, bouffez ! Quand il ne reste plus que la bouffe, la crise n'est plus loin » DC., (p.51). Les injonctions des politiciens véreux, proches des préoccupations du prophète Esaïe : « Mangeons, bouffons, car demain nous mourrons » sont utilisées par l'écrivain pour mettre en garde les hommes politiques contre ce qui corrompt les bonnes mœurs. L'exposition des faits provoquant une incantation protestataire suscite une certaine hilarité. Cela nous rappelle la devise de la comédie française, imaginée par le poète Santeul (1630 – Dijon 1697), ''castigat ridendo mores'' c'est-à-dire châtier ou corriger les mœurs en riant, in *Larousse*, (2014), dans sa partie réservée aux locutions latines, grecques et étrangères.

À la lumière de cet apophtegme, il y a lieu d'établir un lien de rapprochement entre Sylvain Bemba et les autres dramaturges du monde. L'écrivain congolais utilise la dérision pour lutter contre les propos insensés devenus à la mode. Cela permet d'éviter la contagion des vices, des mauvaises pratiques dans la société. En réalisant ce mal dans toute sa profondeur, le personnage révolutionnaire incite le peuple à en prendre conscience et à le combattre ardemment, avant qu'il ne soit trop tard. Dès lors, cette exhortation se veut une véritable catalyse. L'ordre naturel des choses est inversé. La négation des choses semble échapper à la raison tout en réinstaurant la raison. Enfin, la négation n'est plus prisonnière du langage politique. Elle se fait scansion. Toutefois, le pouvoir démystificateur et même iconoclaste de l'intellectuel se poursuit dans les textes avec la mission qu'il s'assigne.

3. L'intellectuel à la recherche de l'excellence en fuyant le conformisme

L'intellectuel est celui qui travaille en toute indépendance d'esprit et de cœur pour libérer l'avenir social, politique, économique, institutionnel du pays. Il est très attaché à la politique sans pourtant être politique. Dans les *Rêves portatifs* (1979), Sylvain Bemba présente Cassius Kingaboua comme un intellectuel intègre, non orthodoxe à la politique de la bouffe. Ce personnage est engagé à défendre les valeurs morales et sociales de son peuple, refuse de se conformer aux exigences du pouvoir tyrannique et le critique violemment. Dans cette perspective, il sollicite l'apport de tout homme averti afin qu'ils parviennent à renverser les nouveaux pouvoirs. Il s'agit d'une façon d'éviter « d'être jetés dans les fameux abattoirs de Chicago et transformés en conserves » RP., (p.52). L'auteur du *Dernier des cargonautes* (1984) est à la fois témoin oculaire et mémoire vivante des faits historiques passés et présents. Ce passé crucial interpelle. Le personnage révolutionnaire qu'il a mis en exergue n'a de cesse de dévoiler les institutions de la République des Tropiques. Le professeur critique la magistrature suprême de son pays encore sous le règne d'un cycle infernal de démons totalitaires.

Ces suppôts de Satan reconnus sous l'étiquette de nouveaux maîtres. Ils paraissent plus redoutables que les anciens colonialistes, se révèlent au grand jour à travers leurs grades militaires : « des généraux » DC., (p.135). L'accession des généraux au pouvoir devient un mal récurrent pour les pays africains nouvellement indépendants. L'écrivain les ridiculise à travers l'humour noir. Il les compare aux pires tyrans antiques comme Marc, Commode, Pertinax, Sévère, Antonin le Pieux, Héliogabale, Caligula, Caracalla, Maximin, Jules César etc. Ils s'accaparent du pouvoir par la force, s'imposent et s'illustrent négativement dans l'exercice de leur pouvoir. Ce pouvoir qui n'attire pas les sensibilités en son sein, les repousse par la terreur ou les horreurs qu'il distille. Dans les circonstances pareilles, le pays ne peut pas avancer, au contraire il stagne, régresse jusqu'à tomber dans le ridicule. L'écrivain se cramponne sur un passé sombre pour montrer son refus catégorique de pactiser avec les partisans du moindre effort. Ce moment crucial montre que les faits inscrits dans l'univers imaginaire de l'écrivain ne sont pas loin de la réalité. Ils défraient la chronique dans beaucoup de pays situés entre les tropiques. Dans cette optique, le romancier cherche à mettre en lumière la manière dont les généraux accèdent au pouvoir, sans pourtant toucher directement les régimes en place.

L'itération des faits restitue la cruauté de l'homme imbu de pouvoir. En dénonçant la prise du pouvoir par la force ou des coups d'Etat, il apparaît implicitement dans le texte que l'écrivain ne tolère pas que l'histoire se répète négativement, du fait que chaque attitude passéiste est un recul, une régression des damnés de la terre. L'écrivain souhaite l'alternance au pouvoir par l'instauration d'un régime démocratique. Il accorde au citoyen une liberté d'expression, une liberté de choix.

Sylvain Bemba met en exergue la révolte des personnages intellectuels contre les pouvoirs postcoloniaux, parce qu'elle le préoccupe énormément. Il cherche à ruiner de fonds en comble les méfaits de ce pouvoir. Pour y parvenir, il présente dans les *Rêves portatifs* (1979), un personnage intellectuel, nommé Cassius Kingaboua. C'est un jeune professeur de lycée, à peine sorti de l'université. La passion intellectuelle le pousse à briller en milieu scolaire par des discours pathétiques. Lors de la distribution des prix à l'école, il s'acharne ouvertement contre les régimes sous l'égide des généraux. Aussi, déclare-t-il ouvertement : « Nous n'allons pas honorer ici les vainqueurs romains en ceignant leur tête d'une éphémère

couronne de lauriers. Nous allons bâtir un monument à la gloire de la folie, cet Eternel Féminin qui est la muse de tout ce qui s'est fait de plus beau et de plus grand sur la terre » RP., (p.51). Ce discours négateur montre à quel point l'intellectuel devient un révolté. Conscient de ses droits, il fait entendre sa voix, à l'instar de *L'Homme révolté* (1951) d'Albert Camus. Il le fait par le biais de la parole.

L'intention de l'intellectuel se dévoile à travers la dénonciation violente des abus d'un pouvoir concentré entre les mains d'une minorité. Dès lors, son regard perspicace se tourne vers la jeunesse qui le porte en triomphe. « La jeunesse est la matrice de tout. C'est elle, rien qu'elle, comme le fleuve-dieu Nil qui peut fertiliser le monde grâce à ses débordements. Peu importe que ceux-ci soient redoutés par les vieux inquisiteurs frappés de ménopause intellectuelle » RP., (p.52). L'analyse objective qu'il fait des intellectuels à la solde des hommes au pouvoir, corrompus par l'Etat moribond le place parmi les personnages éclairés du récit. Elle l'élève sur le plan axiologique au rang d'un intellectuel intègre.

En dépit des points de convergence qui unissent Cassius Kingaboua du professeur de l'université Bissombo au sujet du combat qu'ils mènent pour eux-mêmes et pour la postérité, leur fin est quasiment la même. Pendant que Cassius est accusé d'être le valet de l'impérialisme local, arrêté puis écroué ; ensuite libéré plus tard, le professeur Bissombo subit de son côté de violentes menaces. La pression mise en place par la machine répressive du pouvoir n'a pas eu d'effet sur le personnage incriminé. Informé de l'esprit de délation qui prévaut autour de lui, il s'est échappé de justesse du traquenard en allant en exil. L'épreuve de force tendue contre lui est le résultat de sa position tranchée à l'égard de la junte au pouvoir. Quoi qu'il en soit, les deux enseignants ne ménagent pas leur langage et préfèrent être comme « Ali Baba de la légende » qui a « osé ouvrir la caverne du vrai savoir des forces cachées » que d'assister ou de participer à la mort de l'Etat de leur pays. Pour sauvegarder la dignité, ils se rangent du côté de « John Stuart Mill [qui préfère] être un Socrate mécontent qu'un cochon content » RP., (p.51). Telle est leur façon d'inscrire leur nom dans la légende des personnages intellectuels persécutés par le pouvoir tyrannique.

L'Afrique indépendante devient une accoucheuse des personnages ubuesques ou monstres politiques, autrement appelés guides providentiels de pères fondateurs des partis uniques. Ils arrivent au pouvoir par la force, possèdent une armée, avec leurs *Chiens de garde* (1932) dont parle Paul Nizan. Le règne de ces hommes forts correspond à celui des régimes autoritaires, anti-démocratiques. Celui qui commande est non seulement narcissique mais aussi égocentrique. Il n'a aucun souci de la classe moyenne. Il ne fait aucune concession puisqu'il a obtenu son pouvoir au bout du fusil. Même si ce pouvoir répressif le rend impopulaire, il préfère que les hommes le « haïssent, pourvu qu'ils le craignent », une citation de Cicéron (citations.ouest-France.fr>…> Cicéron). Les mêmes propos qui peignent le pouvoir exclusif du tyran sont aussi repris et utilisés in extenso par un autre suppôt de Satan nommé Caligula (evene.lefigaro.fr>citation>haissen…). Dans ce contexte, les antivaleurs comme le vol, la gabegie financière, la corruption, la violence, laxisme, la prévarication, l'ethnocentrisme deviennent le mode d'expression du régime. Les droits de la personne humaine sont bafoués.

L'armée qui serait utile à la protection des citoyens, à la défense de l'intégrité territoriale, se transforme en une machine de guerre dressée contre les

paisibles citoyens. Quant au professeur qui ose dénoncer et démanteler le mal ancré en l'homme, à quel danger s'expose-t-il ?

4. La figure de l'intellectuel intègre, la bête noire des monarques

En se référant aux personnages issus de deux romans de Sylvain Bemba, l'intellectuel est le personnage redouté et honni par le tyran à cause de sa lucidité. Le professeur Bissombo est l'exemple illustratif du personnage victime des effets pervers du pouvoir dans *Le Dernier des cargonautes*. Il est tombé dans l'engrenage du pouvoir coercitif pour avoir organisé une conférence académique à l'amphithéâtre de l'Université située dans la capitale Saint Denis de la République des Tropiques. Au cours de ce moment phare, il ne ménage pas le langage, se permet de dénoncer tant les turpitudes que les velléités du pouvoir, sans oublier les abus des gouvernants de son pays. Toute vérité n'étant pas bonne à dire chez un peuple muselé, le discours prononcé lui coûte cher. Il le condamne à l'exil, parce qu'il paraît séditieux et touche certaines sensibilités politiques. Le personnage s'explique pendant qu'il vit dans un climat malsain de suspicion. « J'ai dû quitter le pays à mon corps défendant. Il paraît que ma présence était gênante pour le Grand Conducteur et son équipe. C'est vraiment me faire trop d'honneur » DC., (p.133). Le fait constaté n'engage pas seulement le personnage qui exprime son mal-être au temps et aux circonstances, à travers lui, nous observons le prix que les intellectuels de tout bord payent pour leur engagement : la censure, la menace, la répression, l'exil, la prison voire la mort. Leur action est souvent réprimée par les hommes imbus du pouvoir. Le refus de cautionner le mal, la politique du ventre dans le pays expose les intellectuels non orthodoxes à la violence aveugle. Le personnage suspecté d'inciter le peuple à la révolte est passible à toutes les peines du monde. Elles peuvent se traduire par une pression morale ou matérielle exercée sur les intellectuels, le déni, l'arrestation, la torture, l'exclusion, la marginalisation, etc. Tel est aussi le cas du professeur Cassius victime de la cruauté insoutenable du pouvoir. Il a connu l'univers carcéral pendant un temps avant d'être relaxé et exclu de la profession enseignante.

Le mal que l'écrivain traque à l'aide d'un bistouri ou d'un scalpel n'est pas spécifique à un pays africain mais le transcende. Il est aussi visible dans d'autres pays du continent noir et même au-delà. Dans un style abrupt, haché, le poète guatémaltèque le peint avec force à travers l'extrait ci-après cité : « Sois chien ou bien apprends patriote ce qui t'attend : la prison, l'exil ou la tombe » Miguel-Angel Asturias, (vendredi des douleurs), https//www.jstor.org. En parcourant ce fragment textuel, nous osons croire que le poète s'adresse sans risque de se tromper aux intellectuels ou à ceux qui sont sensibles à la souffrance du peuple. Ils n'ont pas droit à l'erreur et ne doivent pas reculer devant le danger. Ce procédé permet d'inciter l'homme politique à comprendre qu'il n'est pas nécessaire de museler ou de « critiquer les intellectuels et les écrivains quel que fut par ailleurs leur jugement sur eux, […]. On connaît son jugement sur Sartre qui lui taillait des croupières ‘‘on ne met pas Voltaire à la Bastille’’ » Daniel Bensaïd, (2009), « Intellectuels et pouvoir », www. danielbensaïd.org. En réprimant l'action souvent concertée des travailleurs de la pensée, vous augmentez indirectement leur réputation.

Quant au professeur Bissombo, il est contraint d'aller en exil pour avoir évoqué dans son discours « des poètes que Platon chassait de sa cité idéale, et se demanda si l'Afrique n'était pas en train d'en faire autant pour ses conteurs et ses

philosophes » DC., (pp.48-49). Le professeur devient l'objet de suspicion du tyran. Pour éviter de tomber dans son engrenage, il préfère épargner sa vie en allant vivre ailleurs. La résurgence du passé dans l'extrait cité dessus montre la profondeur et la gravité de la pathologie des dictateurs dans le monde actuel. En dehors des poètes précités, il y a aussi des artistes et les écrivains qui sont condamnés à l'exil. Deux figures des lettres africaines servent d'exemple : Kateb Yacine et Tchicaya U Tam'Si. « Tous deux sont morts en exil en France » T. Békri, 1992, (p.107). Dans la même perspective, Lilyan Kesteloot fait un bref aperçu sur la vie et l'œuvre de Tierno Monenembo. Il écrit à propos ce qui suit : « T. Monenembo – de même que William Sassine, A. Fantouré » L. Kesteloot, 1992, (p.514) sont longtemps restés en exil jusqu'à la mort parce qu'ils ont refusé comme le professeur Bissombo de « travailler comme fossoyeur de sa propre histoire au service des pompes idéologico-funèbres du maître » DC., (p.135). Ils trouvent refuge dans des pays de vieilles démocraties. Les dirigeants européens qui devraient pourtant condamner ces régimes autoritaires d'Afrique sont obligés de leur offrir des asiles décents. Ensuite, ils leur offrent des emplois décents en fonction de leur compétence.

La seconde catégorie d'intellectuels épinglés dans le récit est formée des médecins, des architectes, des ingénieurs, des artistes qui préfèrent quitter leur pays de force pour avoir une vie sauve ailleurs. Au-delà des intellectuels africains victimes des foudres des gouvernants, nous avons Suzie Degros, une professeure en psychologie en France. Elle se retrouve en Afrique pour faire ses recherches intellectuelles. Les autorités politiques qui l'ont bien reçue, et qui lui ont permis de faire la collecte des données sur le terrain se détournent, en retour d'elle au moment où elle publie un livre compromettant leur perversion sexuelle. Ils détournent « les jeunes filles du droit chemin, au point qu'elles abandonnent études, dignité, conscience, foyer paternel, pour aller se jeter dans l'abîme » DC., (p.66). Alice Mung'Undu est l'exemple de la fille volage ou frivole. Elle est encore au collège, mais sexuellement active. Joseph Sabuku, un fonctionnaire quinquagénaire et bien d'autres l'utilisent comme une fille de joie.

> Tonton Sabu n'était pas le seul monsieur responsable à lui faire des mamours. Toute une légion de satyres ayant perdu l'usage de leurs jambes et ne se déplaçant comme les tortues ; qu'à bord d'une habitation ambulante, se postaient en embuscade devant la sortie des établissements scolaires. On comptait parmi eux les virtuoses du pistolet qui tiraient plus vite que leur ombre sur tout ce qui bougeait dans la jeune population féminine DC., (p.65).

Quand la professeure en psychologie décèle le mal à la racine, les dirigeants pervertis et dévoyés souffrant d'un complexe du petit homme, ne se laissent pas prendre au piège. Ils vont s'acharner violemment contre le personnage en suspendant illico presto la publication du livre. Quant aux exemplaires déjà publiés sur place, ils sont rassemblés et sont brûlés sous l'effet de la colère. Ils organisent une sorte d'autodafé pour décourager et discréditer chercheuse qui a osé secouer les velléités, les turpitudes de la classe au pouvoir. « On la brûla en effigie. On fit un autodafé de plusieurs dizaines d'exemplaires de son livre. Au moment où elle monta sur la passerelle, on lui décerna le titre de chevalier de la Honte et de l'Indignité nationales, et elle fut, de surcroît, frappée d'interdiction de séjour à vie en territoire tropicain » DC., (pp.66-67). Consumer les écrits jugés subversifs ne suffit pas. Les autorités politiques touchés par la critique acerbe vont rendre encore des mesures plus fermes, plus draconiennes à l'égard de la critique. Elles exercent une pression terrible sur la

victime de l'intolérance politique afin qu'elle parte vite du pays. L'expulsion manu militari est le procédé utilisé. C'est une sorte de reniement ou de déni public. « Madame Degros fut, par la suite désavouée publiquement... La coopérante avait dû se réfugier dans l'enceinte de l'ambassade de son pays » DC., (p.66). L'indépendance d'esprit de l'héroïne se heurte à la méfiance des tyrans. Ils procèdent par sa mise en quarantaine dans le récit. La situation inconfortable qui l'excommunie la condamne à l'humiliation pour avoir publié un livre jugé séditieux par les démons totalitaires au pouvoir. En réalité, c'est une analyse pourtant objective. Du coup, elle est contrainte de « quitter le sol tropicain sous bonne escorte militaire avec, en prime, le titre d'ennemie publique la plus dangereuse de la nation » DC., (p.66). La machine actionnée par les hommes au pouvoir vient de faire son travail. Il consiste à broyer toute sorte d'hérésie.

À ce propos de la chercheuse en terre africaine devient l'opprobre, la risée de « la foule hystérique, transportée par des dizaines de véhicules de l'armée qui, sous la direction de quelques bras musclés se réclamant du parti Grand Conducteur, hurla sous le soleil accablant des slogans haineux à l'adresse du professeur de psychologie » (p.66). Du chantage, on aboutit à la campagne de diabolisation de la femme intellectuelle. Les propos diffamatoires comme les injures les plus ordurières le démontrent dans le texte. Elles sont proférées à l'endroit de l'excommuniée à travers le canal « de la radio nationale et du seul hebdomadaire local. […]. Au moment où elle monta sur la passerelle, on lui décerna le titre de chevalier de la Honte et de l'Indignité nationales, et elle fut, de surcroît, frappée d'interdiction de séjour à vie en territoire tropicaine » DC., (pp.66-67). En clair, toute cette description des faits montre que la professeure en psychologie est simplement victime de la violence verbale et psychologique. L'immunité de l'institution académique qu'elle bénéficie l'épargne de menaces corporelles. Le mépris que les gouvernants lui infligent traduit, en fin de compte les réalités de la politique africaine. Les hautes personnalités sont mégalomaniaques, habituées à vivre dans le désordre sexuel, à mener une vie dégingandée. Pire encore, elles n'aiment pas être contestées. Quel manquement grave ? Les écrits que les autorités de la République des Tropiques condamnent avec force le jour et jugent blasphématoires, satiriques révèlent encore leur hypocrisie. Celle-ci est liée au pouvoir qui les rend aveugle, pervers. Les hommes au pouvoir refusent de reconnaître les actes immoraux qu'ils commettent. La révolte de l'écrivain contre l'hypocrisie des gouvernants ne tarde pas à se faire entendre à partir de la citation d'Euripide qu'il a reprise in extenso dans le texte. Elle dévoile ce mauvais comportement des hommes au pouvoir :

> Le dieu est bien coupable et la mère à plaindre… Phoïbos mérite un blâme. Que fait-il ? De force, il prend les jeunes filles, que bientôt il abandonne. Il a des enfants en cachette, puis il les laisse périr. Ah ! N'agis pas ainsi. Si tu as la puissance, pratique la vertu ! (…) Comment peut-on souffrir que vous-mêmes, qui faites les lois pour les humains, vous soyez convaincus de violer ces lois ? … Vous cherchez le plaisir sans réfléchir aux suites. C'est très mal. DC. (p.67).

Il s'agit d'un cri de détresse qui montre à quel point l'homme politique excelle dans le vagabondage sexuel. En réalité, il devrait avouer au grand jour la faute qu'il a commise et se repentir. Cependant, l'orgueil les en empêche de reconnaître leur culpabilité et de changer. Ce qui est paradoxal, c'est qu'ils se bousculent « le soir même de l'expulsion mouvementée [de Suzie Degros], les

intellectuels de Saint-Denis achetaient à prix d'or au marché noir le livre maudit qui battit sans conteste tous les records de vente dans la capitale » DC., (p.67). Ils se le procurent en toute discrétion, pour le lire en cachette et le conserver. Le fait incriminé révèle en fin de compte la dissimulation, la duplicité des hommes politiques. Loin de cautionner le mal qu'incarnent les hommes au pouvoir, l'écrivain tente de le dénoncer par le biais de l'écriture. Le personnage est conscient qu'il n'arrivera pas à changer le cours de l'histoire. Cependant, l'acte qu'il pose l'expose à des répressions de toute sorte ou à la mort. Quelle aberration lorsqu'une remarque bien fondée est mal appréciée ?

Toutefois, le combat que les régimes dictatoriaux livrent contre les intellectuels ne peut être une solution aux problèmes brûlants des pays africains. Au contraire, il constitue la cause principale de l'instabilité politique chronique dont souffrent les pays africains. Elle est une des causes du sous-développement du continent. En dehors de la censure, de la répression ou le pire dont les intellectuels intègres sont victimes, nous pouvons ajouter le prix qu'ils payent de leur critique, leur sens d'analyse et leur vision prospective des choses.

5. Le prix de l'engagement de l'élite intellectuelle

La République imaginaire des Tropiques n'offre pas un espace de liberté aux travailleurs de la pensée. Le professeur Bissombo, par exemple est obligé de fuir son pays, désormais considéré comme un horizon chargé d'ennui, d'oppression en allant en exil. Il y va pour préserver sa vie contre la ruse, la tyrannie mises sur pied par « le Grand Conducteur et son équipe » DC., (p.133). Ils organisent à tort une chasse aux sorcières contre les intellectuels supposés être des adversaires. Certains intellectuels comme Cassius Kingaboua dans les *Rêves portatifs* refusent d'aller en exil. Il préfère subir au quotidien les foudres d'un régime autoritaire de son pays nouvellement indépendant. Le héros du roman de Sylvain Bemba ressemble aux « personnages de Tchichellé Tchivéla [dans *L'Exil ou la tombe* qui] refusent de quitter leur espace natal et décident de combattre la tyrannie de l'intérieur… » B. Mongo-Mboussa, in J.B. Tati-Loutard et Ph. Makita, 2003, (p.244). En utilisant le concept exil dans notre analyse, nous annonçons un autre terme plus expressif, celui de l'errance des intellectuels. Celle-ci résulte de l'impossible cohabitation entre les hommes au pouvoir et les intellectuels. C'est un handicap majeur pour le pays qui a tant dépensé pour leur formation et qui s'attend à ce qu'ils servent utilement sa patrie. Cependant, l'hypocrisie politique des gouvernants provoquant la fuite des intelligences devrait interpeller les autorités de la République imaginaire des tropiques. Le professeur Bissombo à qui les tenants du pouvoir ont jeté l'anathème est semblable au *Juif errant* Ahasvérus (1844-1845) d'Eugène Sue. Il est non seulement l'archétype du mythe errant partout dans les villes européennes, mais aussi l'incarnation des valeurs révolutionnaires. Selon la légende biblique, ce juif est condamné à errer jusqu'à la fin du monde, parce qu'il avait injurié le Christ portant sa croix. À défaut d'être utile dans son pays, le personnage, frappé d'anathème est bien utilisé à l'étranger, selon ses aptitudes. La politique d'immigration choisie mise en branle par les autorités françaises lui réserve une place de choix. Au cours d'un débat avec son ancien étudiant, Emmanuel Mung'Undu à la station de Louvre, le professeur Bissombo déclare : « Je suis dans une organisation internationale. Noblesse oblige » DC., (p.133). Le personnage intellectuel vante ses mérites pour montrer que l'intellectuel n'a pas de frontière. Il peut faire valoir sa compétence partout où besoin est, partager

son expérience avec n'importe qui. Si l'intégrité, la compétence du personnage intellectuel noir est reconnue même à l'étranger, cela ne le contente guère. L'amour de la patrie l'emporte. Il ne se sentirait mieux que chez soi. Voilà pourquoi il regrette d'être la victime de l'intolérance politique dans son pays. « Notre pays exporte presque autant de médecins, d'ingénieurs et d'architectes qu'il en reçoit ou en demande à l'étranger ? » DC., (p.134). La fuite des intelligences loin de la République imaginaire des Tropiques constitue l'une des causes de son sous-développement. L'écrivain révèle le mal-être des intellectuels en profondeur pour le dénoncer et condamner les vues étroites des politiques véreux. Son objectif est d'amener tout lecteur potentiel à prendre conscience du mal qu'endure les intellectuels dans les pays d'Afrique noire et à le combattre jusqu'à la racine. L'instauration d'un véritable Etat de droit est nécessaire parce qu'elle permet aux intellectuels de s'exercer librement. Très sensibles aux problèmes récurrents de leur pays, les intellectuels diasporiques sont disposés à répondre présents à l'appel « chaque fois que Mère Tropique aura besoin de nous » DC., (p.134). Ce cri de cœur ne peut recevoir un avis favorable qu'au moment où les hommes au pouvoir acceptent les droits et les devoirs de leurs semblables. Ainsi, la cohabitation peut devenir facile dans un régime démocratique.

6. La quête identitaire

Dans un monde où les gens sont muselés, les droits de la personne humaine bafoués par le tyran, un homme averti ne peut se taire. Il cherche par tous moyens à les revendiquer, à user de tous les moyens nécessaires pour lutter pour la reconquête de l'identité perdue. Cette façon d'agir contribue à la reconstruction d'une société nouvelle, dotée d'institutions démocratiques. « La bataille décisive, la seule qui puisse déterminer le sort de toutes les autres est la bataille pour la reconquête, par nous-mêmes, de notre identité culturelle. Nous connaissons le chemin qui conduit à la source, et dans le meilleur des cas, nous essayons même d'utiliser cette source comme le miroir dans lequel nous pouvons recomposer l'identité de notre visage » DC., (p.134). Le fragment textuel précité donne sens au combat que les intellectuels livrent pour eux-mêmes et pour les autres. Ils revendiquent la reconnaissance des droits fondamentaux que les régimes dictatoriaux ont bafoués. Cela leur permet de participer effectivement à l'élaboration des projets de développement économique et social. Cette bataille est susceptible de voir le jour au moment où les idées se matérialisent en action concrète.

Conclusion

L'étude axée sur l'intellectuel et le pouvoir dans les romans de Sylvain Bemba vient de montrer l'état des relations ou des rapports qui existent entre les travailleurs de la pensée et les institutions du pays, sans oublier la question de l'éthique. Il ne s'est pas agi des intellectuels qui sont à l'ombre du pouvoir, mais intègres, dynamiques. La lucidité qui les caractérise les expose au mépris de la caste au pouvoir. Ce rejet se traduit chez l'écrivain par les arrestations, les emprisonnements, l'exil ou la tombe. Dès lors, la politique d'exclusion d'une catégorie d'hommes, mise en branle par une poignée des nantis n'est pas tolérable dans des pays émergents. Elle est à bannir. À bien voir, aucune sensibilité ne peut exclure l'autre ou le honnir si l'Afrique cherche à se développer. Les intellectuels

sont appelés à être des conseillers des gouvernants. En collaborant, en conjuguant et en mutualisant des efforts, les deux catégories de personnes peuvent faire progresser le pays. Cela permet d'éviter la récrimination, les frustrations, le rejet de l'élite intellectuelle ou l'exode de cerveaux hors du pays ou du continent ; de briser les barrières qui existent entre les personnes nanties de savoirs et les gouvernants en cultivant l'altruisme, la tolérance, l'instauration d'un véritable Etat de droit en Afrique. L'implication de toutes les forces vives de la nation favorise son progrès économique, politique et social. À cela, il faut ajouter l'instauration d'institutions stables en République imaginaire des Tropiques.

Références bibliographiques

BEKRI T., « Deux figures des lettres africaines : Kateb Yacine et Tchicaya U Tam'Si », in *Convergence et divergence dans les littératures francophones*, 1992, Actes du colloque 8-9 février 1991, Paris, L'Harmattan, (206 pages).

BEMBA S., 1979, *Rêves portatifs*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines, (207 pages).

BEMBA S., 1984, *Le Dernier des cargonautes*, Paris, L'Harmattan, (170 pages).

DESCARTES R., 1992, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, (280 pages).

KESTELOOT L., 1993, *Anthologie négro-africaine*, Paris, EDICEF, (560 pages).

KIDIR Shawnm Y., 2016, « Le rôle des intellectuels dans les transformations politiques et sociales après l'apparition de l'opposition en 2009 au Kurdistan irakien », https : // tel. Archives - ouvertes. fr/ tel - 01480095.

N'DA P., 1987, *Les intellectuels et le pouvoir en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, (222 pages).

ORY P. et SIRINELLI J-F, 1986, *Les Intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, (264 pages).

TATI-LOUTARD J-B, MAKITA P., 2003 (sous la direction de), *Nouvelle anthologie de la littérature congolaise,* Paris, Hatier international, (318 pages).

TCHICHELLE T., (1986), *L'Exil ou la tombe*, Paris, Présence Africaine, (239 pages).

YILA A., 1994, « Pluralisme politique ou rédemption : le rôle de l'intelligentsia », *''La semaine africaine''* n°1979, du jeudi 20 janvier.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique ©

2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0